

Cassure

Claudine Paquet

Numéro 75, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5705ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquet, C. (2007). Cassure. *Brèves littéraires*, (75), 44–45.

Cassure

Ce jour-là, un sourire fabriqué décorait son visage. Après six mois d'absence, Mathis revenait de sa première mission comme casque bleu en terre africaine. À l'aéroport, j'ai tout de suite reconnu son port de tête altier, son crâne rasé et sa démarche de soldat bien entraîné. J'ai cessé de respirer jusqu'à ce que je puisse le serrer dans mes bras. Puis, j'ai posé ma joue sur son cœur, qui battait aussi fort que le mien. Je l'ai regardé intensément : sourire faux, corps amaigri. De plus, une ombre couvrait ses yeux. Quelque chose s'était cassé à l'intérieur. Mathis, parfait soldat endoctriné –*Yes ! Caporal* –, revenait de loin. Je n'ai pas posé le flot de questions qui m'assaillaient. Elles sont restées au bord de mes lèvres. Il était là, vivant, près de moi, et c'est ce qui comptait. J'avais apprivoisé le silence puisque durant son séjour là-bas, je n'avais reçu qu'un court message : « *T'inquiète pas, m'man, j'veais bien.* »

Mathis, après des années d'errance, avait perçu les forces armées comme une issue favorable. Je me disais : plutôt partir en mission de paix que de rester ici et continuer de s'embrouiller l'esprit avec des drogues dévastatrices. Il désirait sauver son âme en aidant le monde. Même si tout ce qui se rattachait à la défense nationale me rebutait, je ne possédais aucun argument contre cette aspiration des plus nobles.

Depuis ce jour où j'ai retrouvé Mathis, il y a plus de deux ans, plusieurs gestes agressifs ont suivi. Devant cette société d'abondance où la grande affaire est la consommation, il a réagi avec ses poings. Dans un supermarché, il a projeté au bout de ses bras des aliments de toutes sortes, il a engueulé une mère qui essayait des vêtements à sa fillette dans un magasin, puis il a invectivé un

voisin qui nettoyait sa voiture à grands coups d'eau. Ensuite, il s'est tu et s'est emmuré dans sa détresse.

Comme un enfant, je l'ai conduit chez le médecin. La médication et la psychothérapie n'ont empêché ni l'insomnie ni les cauchemars. Les atrocités entrevues ont encombré son cerveau d'images indélébiles. Les cadavres jonchant les routes, l'odeur infecte des charniers, les familles consternées, les oiseaux grugeant les corps déchiquetés. Le soldat n'oublie pas ces enfants écartés des massacres, puis conduits dans des camps de réfugiés, là où les provisions manquent et où ils meurent de toute façon : de faim ou de soif ou du choléra.

Mathis est convaincu qu'il n'a rien empêché de la cruauté de la guerre. Se croyant soldat invincible, il a brutalement pris contact avec sa sensibilité, jusque là ignorée, et son impuissance désolante. Son caractère endurci pour lequel on l'a *drillé* s'est fissuré à la vue de ces yeux qu'il a trop croisés.

Aujourd'hui, Mathis avale comprimé sur comprimé. Pour effacer l'horreur. Et tenter de vivre avec la fragilité de son âme. La médication empêche mon fils de se tuer.

Pourtant, il est déjà mort.